

Comment le texte touche le corps

Élise Vandeninden

Volume 41, Number 2, 2010

La lecture littéraire et l'utopie d'une communauté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045161ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045161ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vandeninden, É. (2010). Comment le texte touche le corps. *Études littéraires*, 41(2), 81–88. <https://doi.org/10.7202/045161ar>

Article abstract

Most theories around reception do not address the body. Its materiality (i.e. the body as an object) is seldom raised, its thought-infused feelings (i.e. the body as a subject) even less so. This reluctance probably echoes how the body affects our approach to reading as a hermeneutical activity. Yet, ignoring the body in our reception is tantamount to foregoing the specifics of the relationship between a writer and his readers. How do they connect through the text? How do their bodies come into contact? Those are questions arising from their “hetero-affection”, from which we seek to look at literature as a model of our communal body.

To address the body in the context of reception immediately implies analysing its unavoidable impact on the meaning of the written word. The reader is emotionally involved in the book and colors his reading with his own history, his memories, and his desires. According to Roland Barthes, the reader no longer simply decodes the text; he “overwrites” it with foreign elements and, ultimately, corrupts it. Reading with our body, however, implies going beyond or even ignoring the meaning of the text in our quest for something else: the possibility that an element other than the words will tug at our strings. This element would be the author as represented by his body throughout his text, a source of sensory — and perhaps sensual? — reception. It is what we propose to discuss in this article by meshing the thoughts of both Roland Barthes and Jean-Luc Nancy.



Comment le texte touche le corps

ÉLISE VANDENINDEN

Désir, plaisir et jouissance : les réponses du corps au texte dans l'œuvre de Roland Barthes

Dans un premier temps, il faut se demander comment, à travers le texte, peuvent se rencontrer les corps de l'auteur et du lecteur tout en envisageant les différentes façons dont ils se « touchent » l'un l'autre. *Désir, plaisir et jouissance* sont, pour Roland Barthes, autant de réponses du corps au texte ; ce sont ces trois modalités qu'il va s'agir de définir à présent.

Désir et plaisir

Si la pensée de Roland Barthes s'est imposée comme point de départ d'une réception sensorielle, c'est parce qu'il a défini le texte comme un « espace de séduction » dans lequel l'auteur et le lecteur se cherchent, se « draguent¹ » ; c'est dans le livre que leurs corps, quoique infiniment différés et espacés, se rencontrent. L'auteur est donc bien présent dans le texte en tant que corps : il l'est sous les traits du désir, du « aimez-moi² », constitutif de toute écriture.

Le génie de Barthes, c'est de lier inextricablement ce désir de l'auteur au désir du lecteur car ce que le lecteur désire, ce serait précisément ce désir que l'auteur a eu de lui. Pas question donc d'un désir qui serait antérieur à la lecture, que le sujet projetterait dans la fiction pour l'y satisfaire sur le mode du « comme si » : le désir naît *dans* le texte, lui est contemporain, voire consubstantiel.

Si le lecteur éprouve du plaisir, c'est donc parce qu'il ressent sa propre présence à l'écriture : il se reconnaît destinataire, il sent que l'auteur le cherche et plus précisément, qu'il le cherche en tant que corps (sans quoi, le texte produit est une demande sans désir, « un texte frigide³ ») : « Le texte [...] ne peut [donc] m'arracher que ce jugement, nullement adjectif : c'est ça ! Et plus encore : *c'est cela pour moi⁴ !* ».

Le plaisir ne provient donc pas du sens, du décodage — ce que l'on conçoit généralement — mais il est à mettre en rapport avec le corps et sa sensibilité : dans l'adresse, le texte semble prendre la forme d'un corps qui me touche et me

1 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, 1979, p. 10.

2 Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, 1984, p. 45.

3 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, *op. cit.*, p. 12.

4 *Ibid.*, p. 22.

relie à celui de l'auteur : « Le langage est une peau : je frotte mon langage contre l'autre. C'est comme si j'avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout de mes mots⁵. »

Plaisir et jouissance

Mais du *plaisir*, il en existe plusieurs formes : Roland Barthes distingue sens générique (celui que nous venons d'examiner, lié au désir) et acception spécifique selon laquelle le plaisir s'oppose à la *jouissance*. Introduire cette distinction revient à définir deux façons très différentes pour le lecteur d'être touché par l'œuvre :

Texte de plaisir : celui qui contente, emplit, donne de l'euphorie ; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à une pratique *confortable* de la lecture. Texte de jouissance : celui qui met en état de perte, celui qui déconforte (peut-être jusqu'à un certain ennui), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage⁶.

Ce qui permet de différencier ces deux modalités du plaisir, c'est finalement la rencontre de *l'altérité* que le texte constitue ou non pour le lecteur :

— Le texte de plaisir ressemble au lecteur, il partage ses codes, ses normes, ses valeurs : « Le plaisir est lié à une consistance du moi, du sujet qui s'assure dans des valeurs de confort, d'épanouissement, d'aise [...]⁷ ». On peut donc douter du sentiment d'étrangeté que susciterait le texte de plaisir qui ressemble si fort au sujet qu'il ne le bouleverse pas. Dans le plaisir, l'identité du lecteur n'est pas remise en cause ; il sort intact de son rapport au texte ;

— Le texte de jouissance, au contraire, ne ressemble en rien au lecteur. Pour Roland Barthes, la jouissance « [...] n'a de chance de venir qu'avec du *nouveau absolu* car seul le nouveau ébranle (infirmes) la conscience [...]⁸ ».

Il nous semble que ce *nouveau absolu* doit être compris comme une altérité radicale, dans laquelle le lecteur ne peut en aucune façon se reconnaître : elle est ce qui l'oblige à sortir de lui-même, à mettre en jeu son identité dans son rapport au texte. Examinons à présent plus en détail de quelle façon cette jouissance touche le lecteur et comment elle constitue, pour nous, la prémisses de *l'être en commun* du texte.

Conséquences de la jouissance sur l'identité du lecteur

La jouissance, écrit Roland Barthes, est « [...] un plaisir sans séparation⁹ », c'est-à-dire que le lecteur qui l'éprouve ne se situe plus dans un rapport d'extériorité, de distance, par rapport au livre, mais qu'il y plonge éperdument. Le sujet et l'objet (le lecteur et le texte) ne sont donc plus distincts mais pris ensemble dans le même mouvement de vacillement : ils se fondent, se confondent, l'un en l'autre.

5 Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, 1977, p. 87.

6 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, *op. cit.*, p. 22-23.

7 Roland Barthes, *Le grain de la voix. Entretiens 1962-1980*, 1981, p. 222.

8 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, *op. cit.*, p. 55.

9 Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, *op. cit.*, p. 79.

Au contraire du plaisir donc, la jouissance ne permet pas au sujet qui l'éprouve de « se retrouver » : de son contact avec l'œuvre, le lecteur sort totalement « déconstruit ». L'altérité du texte de jouissance est ce qui rend le lecteur étranger à lui-même : elle le touche au point de l'aliéner. On peut donc définir le sujet de la jouissance comme un sujet en état de perte dont l'identité est bouleversée, comme suspendue. Dans l'incapacité de dire « je », il est semblable au « on » dépourvu d'identité propre.

Et pourtant, touché au plus profond de son identité, le lecteur l'est aussi dans son corps : il jouit du texte, il jouit même de ce sentiment intense que la perte de sa propre identité provoque en lui. C'est pourquoi Roland Barthes parle de la « perversité » de la jouissance, de cette « [...] recherche du plaisir qui n'est pas rentabilisée [...]»¹⁰, qui est hors de toute finalité pour l'édification du « moi », pour l'identité. Alors, « ce qui est débordé, cassé, c'est l'*unité morale* que la société exige de tout produit humain¹¹ ». La lecture d'un texte de jouissance me « déborde » pour me révéler à moi-même protéiforme, changeant ; anonyme, collectif. Barthes cite Nietzsche :

On n'a pas le droit de demander qui donc est ce qui interprète ? C'est l'interprétation elle-même, forme de la volonté de puissance, qui existe (non comme un être, mais, comme un processus en devenir), en tant que passion¹².

Avec le concept de jouissance chez Roland Barthes, nous avons donc mis au jour une conception de l'identité du lecteur comme étant « disséminée », c'est-à-dire une identité qui est dans l'impossibilité de se définir car elle est toujours suspendue par son rapport à l'autre. Cette suspension du sujet — qui va rendre possible *l'être en commun* du texte — constitue, selon nous, le point de convergence entre la pensée de Roland Barthes et celle de Jean-Luc Nancy que nous proposons de développer à présent.

La jouissance, point de départ pour penser *l'être en commun* du texte

Le corps du lecteur peut donc être touché par le texte de deux façons très distinctes dont l'une — la jouissance — le bouleverse profondément par la rencontre de l'altérité radicale qu'elle constitue. C'est parce qu'elle nous apparaît comme le point de départ à partir duquel penser *l'être en commun* du texte, que nous allons tenter de systématiser ce concept à présent. Il s'agira surtout de nous interroger sur les effets de la rencontre de *l'altérité* sur le corps du lecteur en confrontant le point de vue de Roland Barthes avec celui de Jean-Luc Nancy.

Le corps propre de Roland Barthes

À l'examen des écrits de Roland Barthes, il nous est apparu que celui-ci n'avait pas réellement poussé plus avant cette « dissémination » du sujet dans la jouissance : même s'il y définit l'identité du lecteur comme ouverte à la contagion de l'autre, comme plurielle, il semble qu'il continue à penser le lecteur comme une unité irréductible, fermée à l'altérité et cela, par sa conception du corps.

10 Roland Barthes, *Le grain de la voix*, op. cit., p. 249.

11 Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, op. cit., p. 44.

12 *Ibid.*, p. 83.

Pris et perdu dans sa jouissance, contaminé et aliéné par sa rencontre de l'autre, le lecteur vu par Roland Barthes garde en effet encore quelque chose qui lui est propre et il s'agit de son corps : il semble le percevoir comme la dernière marque de la singularité du sujet. Ainsi il écrit :

Chaque fois que j'essaie d'« analyser » un texte qui m'a donné du plaisir, ce n'est pas ma « subjectivité » que je retrouve, c'est mon « individu », la donnée qui fait mon corps séparé des autres corps et lui approprie sa souffrance ou son plaisir : c'est mon corps de jouissance que je retrouve¹³.

Le corps chez Roland Barthes nous apparaît finalement comme « ce qui reste de moi » dans la jouissance : il fait mon individualité, me distingue de tout autre¹⁴ et cela car je suis le seul à pouvoir l'appréhender intérieurement. En effet, si la jouissance se distingue encore du plaisir, c'est par son caractère « asocial¹⁵ » : elle ne peut se partager car elle échappe à la culture, au langage. Irréductible singularité de cette émotion : « les mots des autres » sont dans l'impossibilité de dire le sentir du corps propre.

La rencontre de l'altérité dans le texte ne nous semble, en définitive, pas effective chez Roland Barthes : le lecteur sort de cette expérience certes bouleversé mais reste, par son corps, comme imperméable à la contagion de l'autre. Avec Jean-Luc Nancy, nous allons tenter de montrer comment le corps peut être pensé comme pluriel, ouverture à l'autre. C'est en « complétant », en quelque sorte, la pensée de la jouissance de Roland Barthes par celle du corps chez Jean-Luc Nancy que nous aboutirons à l'examen de *l'être en commun* du texte.

Le corps et l'autre : Jean-Luc Nancy

Il nous est apparu, à l'instar de Jean-Luc Nancy, que la spécificité du concept de *jouissance* est de dévoiler la possibilité de penser un corps qui est autre que « mien », un corps qui pourrait être compris et partagé par l'autre. Ce qu'elle révèle, selon nous, serait précisément « mon » corps commun, anonyme, déjà là avant le sujet, avant le « moi » et toujours déjà contaminé par l'autre. Pour penser jusqu'au bout cette jouissance, il faudrait donc penser le corps comme ouverture à l'autre.

Pour Nancy, le corps est précisément cet être qui met en scène mon rapport à moi-même comme originellement contaminé par l'autre. Pour expliquer cela, il faut faire référence à la célèbre expérience du touchant-touché de Merleau-Ponty :

[...] en même temps que sentie du dedans, ma main est aussi accessible du dehors, tangible en elle-même, par exemple, pour mon autre main, si elle prend place parmi les choses qu'elle touche, est en un sens l'une d'elles, ouvre enfin sur un être tangible dont elle fait aussi partie¹⁶.

13 *Ibid.*, p. 83-84.

14 Il nous semble que Barthes ne cherche pas à réintroduire ici le vieux dualisme pensée-corps mais à mettre en évidence une pensée du corps.

15 Cf. Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, *op. cit.*, p. 25.

16 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, 1964, p. 174.

Merleau-Ponty a très bien montré comment cette expérience révèle que je peux m'appréhender moi-même comme un autre : quand je me touche touchant, il y a d'une part moi qui suis un objet touché et, d'autre part, moi qui suis un sujet touchant, c'est-à-dire qu'il y a en moi un écart, une non-coïncidence. L'expérience du touchant-touché est donc celle de « l'hétéro-affection¹⁷ » par laquelle je touche l'autre en moi¹⁸. Le rapport à autrui est donc toujours déjà présent dans mon rapport à moi-même, mon rapport à mon corps.

Seulement, Merleau-Ponty va conclure de cette expérience la présence originaire de l'autre en moi : pour lui, elle montre que l'autre est toujours déjà « là », « dans » mon corps comme je suis toujours déjà en lui, c'est ce qu'il appelle « l'intercorporité¹⁹ ». De ce point de vue, critique Jacques Derrida, l'altérité est constituée par moi, ce qui aboutit à une confusion (une fusion même) entre moi et l'autre. En somme, il s'agit d'une altérité qui revient au « même », à l'identique.

Nancy veut au contraire définir l'altérité comme irréductible : selon lui, cet autre que je suis pour moi (le touché, le corps objet) ne peut en aucun cas être intériorisé, approprié. Et c'est pour cela qu'il définit mon corps, pour autrui, mais pour moi-même également, comme une pure extériorité :

C'est par ma peau que je me touche. Et je me touche du dehors, je ne me touche pas du dedans. Il y a des analyses célèbres de Husserl et de Merleau-Ponty sur cette question du « se toucher », le « se toucher » de mes propres mains. Mais curieusement, et c'est une récurrence dans toute la tradition, tout retourne toujours en intériorité [...]. Ce qui n'est pas possible. Il faut d'abord que je sois en extériorité pour me toucher. Et ce que je touche reste du dehors²⁰.

Le corps pour Nancy n'est donc jamais totalement mien²¹, jamais exempt du contact de l'autre : le corps « [...] *ne laisse pas s'approprier sans se distendre*, sans devenir à soi son pays étranger [...]»²².

Il en va de même dans mon rapport à autrui : l'autre ne pourra jamais faire l'objet d'une saisie, « [...] l'étranger restant étranger dans le contact²³ ». On ne peut s'approcher que sur le mode de l'extériorité (c'est ce qu'il appelle l'« expeausition²⁴ », le contact entre nous par le dehors, la surface exposée, la peau). Ainsi, « [n]ous

17 *Ibid.*, p. 205.

18 Cela apparaît plus clairement encore dans l'expérience de la vue : en effet, je ne peux jamais me voir en train de voir (c'est, selon Husserl, le défaut de la vue par rapport au toucher), il faut toujours pour cela passer par la médiation d'un miroir qui fait que je me vois voyant de la même façon que l'autre me voit, « [...] médiation du miroir qui me met face à mes yeux comme en face des yeux de l'autre » (*ibid.*, p. 195).

19 *Ibid.*, p. 183.

20 Jean-Luc Nancy, *Corpus*, 2000, p. 117.

21 Sur ce point, il faut évoquer la pensée de la « *techné* » que Nancy introduit au cœur du corps. « Cette supplémentarité de la prothèse technique espace, diffère ou exproprie originairement toute propriété originaire [...] » (Jacques Derrida, *Le toucher*, Jean-Luc Nancy, 2000, p. 252).

22 Jean-Luc Nancy, *Corpus*, *op. cit.*, p. 52.

23 *Ibid.*, p. 19.

24 *Ibid.*, p. 31.

sommes autres — chacun pour l'autre et chacun pour soi [...]»²⁵. C'est ce que me révèle la jouissance en « [...] me revenant, sans me revenir, là où je me touche toi²⁶ ». Cette conception du corps et de l'autre, ou plus précisément de « soi-même comme un autre », est ce qui, selon nous, marque le point de départ d'une certaine vision de la communauté.

L'être en commun du texte

Avec Jean-Luc Nancy, nous avons vu comment, à l'inverse de Roland Barthes, le corps peut être compris comme une ouverture à l'autre. Plus précisément, il s'est agi de montrer que le rapport à l'autre est toujours déjà présent dans mon rapport à mon propre corps, que le corps est le lieu privilégié de la rencontre de l'altérité. Cette démonstration était nécessaire afin d'aboutir à la pensée de la communauté qui s'instaure, dans le livre, par le contact des corps. Mais avant de conclure et d'en revenir à la littérature, il convient d'examiner la particularité de cet *être en commun*.

Être « avec »

Par sa pensée du corps, Jean-Luc Nancy a mis en évidence l'impossibilité de s'appropriier soi-même aussi bien qu'autrui. Je suis pour moi comme pour l'autre à jamais hors d'atteinte : dédoublé, exproprié et in-appropriable.

Ainsi, le rapport à l'autre ne peut être pensé en termes de fusion, de communion, dans un être commun. Pour Nancy, « [...] l'être n'est pas commun au sens d'une propriété commune mais il est en commun²⁷ », c'est-à-dire qu'il est originairement « avec » : « L'être en commun, ou l'être-avec, ne s'ajoute pas de manière seconde et extrinsèque à l'être soi et à l'être seul²⁸ » ; « l'être avec » est premier, originel. Nous sommes donc toujours déjà les uns « avec²⁹ » les autres et le « je » ne peut exister sans le « nous » :

La communauté n'est donc pas un rassemblement d'individus postérieur à l'élaboration de l'individualité elle-même car l'individualité en tant que telle ne peut se manifester qu'à l'intérieur d'un tel rassemblement [...]. Autrement dit, le sens du « je », pour avoir son sens propre, doit pouvoir comme toute autre signification, être répété hors de la présence de la chose signifiée : ce qui, en l'occurrence ne peut arriver qu'à travers le « je » d'un autre individu ou à travers le « tu » qu'il m'adresse. Dans chaque cas, « je » ne suis pas avant cette commutation et cette communication du « je ». La communauté et la communication, sont constitutives de l'individualité plutôt que le contraire³⁰.

25 Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, 1999, p. 259.

26 Jacques Derrida, *op. cit.*, p. 320. « Toi » : l'altérité de l'autre est irréductible et c'est dans cette perspective que Nancy le nomme non pas « il » impersonnel mais « toi » que je ne pourrais jamais ramener à « moi » (voir p. 314).

27 Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée, op. cit.*, p. 201.

28 *Ibid.*, p. 205.

29 En tant que « l'avec » se distingue du « dedans » de Merleau-Ponty, implique un dehors.

30 Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée, op. cit.*, p. 256.

La littérature comme voix de l'être en commun

La pensée de cette communauté sans communion est le véritable enjeu de la prise en compte des corps et de leur sentir dans la réception. Pour Nancy, la littérature serait emblématique de cette communauté originelle qu'il décrit ; la rencontre de l'autre dans le texte exposerait le modèle de notre être en commun.

« Je » ne peux jamais me trouver seul dans le texte car l'autre y est toujours déjà présent ; le « je » écrit est perpétuellement dédoublé par la pluralité des origines du sens. Dans le langage, je suis donc

[...] à moi seul une « société » entière — étant en vérité, dans le langage et comme langage, *toujours simultanément* « nous » et « moi », et « moi » en tant que « nous » aussi bien que « nous » en tant que « moi³¹ ».

Au-delà de la signification, par le partage du sens qu'il constitue, le texte expose donc notre être en tant qu'il est nécessairement « avec », nécessairement commun, contaminé par l'autre. Il est emblématique du contact entre nous par le dehors, toujours interrompu, décrit par Nancy :

[...] ce qu'il faut dire, c'est que cela — toucher au corps, toucher le corps, toucher enfin — arrive tout le temps dans l'écriture. Cela n'arrive peut-être pas exactement dans l'écriture, si celle-ci a un « dedans ». Mais en bordure, en limite, en pointe, en extrémité d'écriture, il n'arrive que ça. Or l'écriture a son lieu sur la limite. Il n'arrive donc rien d'autre à l'écriture, s'il lui arrive quelque chose, que de toucher. Plus précisément : de toucher le corps (ou plutôt tel et tel corps singuliers) avec l'incorporel du « sens » [...]. L'écriture touche aux corps selon la limite absolue qui sépare le sens de l'une de la peau et des nerfs de l'autre. Rien ne passe, et c'est là que ça touche³².

Cette façon de se « toucher sans se confondre³³ », c'est ce qui arrive sans cesse à l'auteur et au lecteur³⁴ dans le texte : ils s'assemblent en s'espçant, s'exposent à leurs limites, se rencontrent sur le dehors. Ainsi, la prise en compte du corps dans la réception révèle que lire, c'est marquer le désir de « [...] maintenir ce qui, de soi, n'est pas substance stable et permanente mais passage et partage³⁵ ».

31 Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, 1996, p. 108.

32 Jean-Luc Nancy, *Corpus*, *op. cit.*, p. 13.

33 Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, *op. cit.*, p. 188.

34 Mais aussi les différents lecteurs entre eux qui se partagent le sens du texte.

35 Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*, *op. cit.*, p. 111.

Références

- BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil (Essais critiques IV), 1984.
- — —, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- — —, *Le grain de la voix. Entretiens 1962-1980*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.
- — —, *Le plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- — —, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- DERRIDA, Jacques, *Le toucher, Jean-Luc Nancy*, Paris, Galilée, 2000.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964.
- NANCY, Jean-Luc, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois Éditeur (Détroits), 1999.
- — —, *Corpus*, Paris, Métailié, 2000.
- — —, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996.